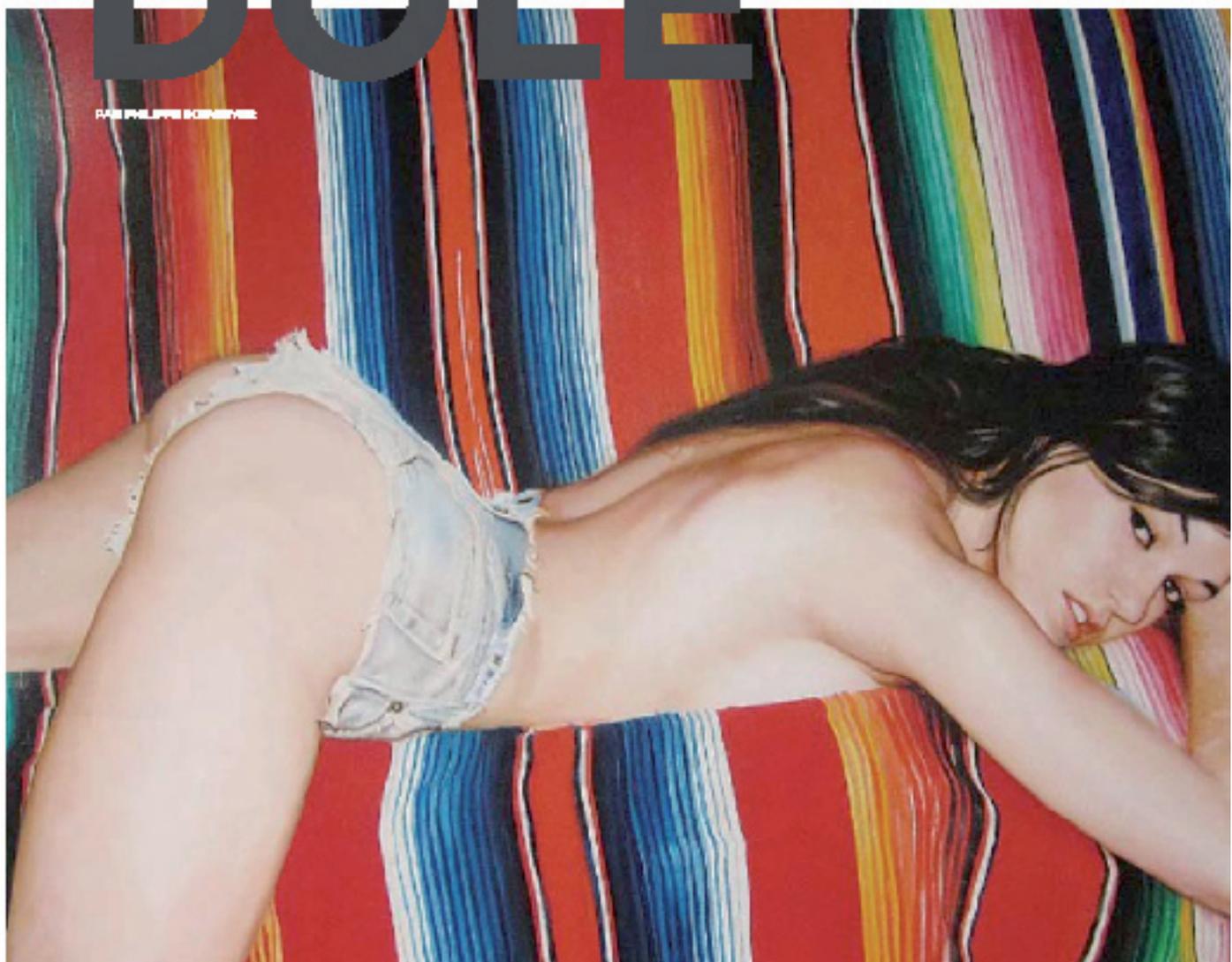


BABY DOLE

PAR PHILIPPE BOMBARDI



ISA TURSIK ET WILFRIED MILLE EXPOSENT AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE DOLE. L'OCCASION DE DÉCOUVRIR LEUR PEINTURE POP PLEINE DE JUS QUI RECYCLE AVEC BRIO DES IMAGES SOUVENT TRIVIALES.

À travers les vitres sales du TER qui relie Besançon à Dijon, la campagne jurassienne défile lentement. Comme le train, l'hiver traîne en longueur (*It was the dirty end of winter / Along the loom of the land / When I walked with sweet Sally / Hand upon hand...* chante Nick Cave caché derrière un arbre). On finit par arriver en gare de Dole avec quelques heures d'avance sur les envoyés spéciaux des *Inrocks* et de *Technikart* qui se sont annoncés pour le vernissage. Sur l'affiche rose placardée à l'extérieur du musée, une Bettie Page à peine esquissée invite à venir voir l'expo. Dans l'entrée, une Citroën noire compressée par César se dresse contre un mur. On avait découvert Ida Tursic et Wilfried Mille en 2005 avec *Cumshot de luxe*, toile reproduite format poster dans le trimestriel *CalendArt*. La traînée de sperme peinte avec beaucoup de réalisme sur la veste d'un jeune homme très british avait redonné un coup de fouet à notre goût pour la peinture figurative. Ida et Wilfried s'étaient rencontrés aux Beaux-Arts à Dijon peu de temps auparavant, commençant par discuter de leurs travaux respectifs (elle attirée par la mode, lui inspiré par l'imagerie porno) avant de "fusionner" dans la

vie comme dans l'art (la manière dont ils se répartissent le travail est aussi secrète que la formule du Coca-Cola). Depuis leur sortie des Beaux-Arts, ils enchaînent les expositions personnelles (Chagny, Genève, Paris...) et collectives (La Force de l'Art, The Freak Show...), sont entrés dans la collection du Mnam au Centre Pompidou avec *The Back of the Sign*, une toile qui évoque l'envers du rêve hollywoodien et ont été distingués par le prix Fondation d'Entreprise Ricard en 2009. Pour leur exposition à Dole, Anne Dary, la conservatrice en chef des musées du Jura, leur a donné carte blanche. Résultat : une exposition sans cartels, mais un parcours balisé par des planches en bois brut qui barrent une partie des accès aux salles. Dans ce décor aux faux airs de western, les grandes toiles voisinent avec des peintures sur bois, des aquarelles et une belle série de gravures "bio". Paysages mythiques recouverts d'un glacis blanchâtre, filles lascives, hommes à la queue leu-leu (*Fuck and to be fucked*) : Ida et Wilfried puisent leur inspiration dans la gigantesque banque d'images qu'ils se sont constituée en s'usant les yeux sur le net, devant la télé, au cinéma ou en feuilletant des magazines. Leurs superpositions de couches pigmentées salissent les paysages, les rendent moins nets, moins éclatants, pour les rendre aussi indécis que s'ils étaient vus à travers les vitres crasseuses d'un train régional. Chez eux, pas de flou artistique à la Thomas Ruff, mais des couches de pigments d'argent qui rappellent les "éjac" de leurs débuts tout en mettant à distance leurs sujets de prédilection. Alors qu'on s'approche de la fin du parcours, une explosion de couleurs attire le regard. Allongée sur un sarape,

Sasha Grey, star du porno déjà recyclée en girlfriend idéale par Steven Soderbergh, ne demande qu'à rejoindre la longue liste des courtisanes rendues fréquentables par le miracle de la peinture. On songe à l'effet produit en son temps par l'*Olympia* de Manet. Qu'importe si l'Année du Mexique tombe à l'eau, on sait qu'on gardera les rayures de la couverture mexicaine collées à la rétine un bout de temps. The End. L'exposition se termine avec une huile sur toile monochrome incandescente (*Laque d'Orient - Zahriskie Point*) et une aquarelle moins flamboyante (*Blow-Up*). Jusque-là on était plutôt à l'arrière d'Hollywood et voilà qu'on se retrouve chez Antonioni "le cinéaste de l'incommunicabilité entre les êtres". L'incommunicabilité, mais c'est bien sûr ! Impossible de communiquer avec toutes ces filles : plus on s'en rapproche, plus elles nous échappent... Comme Antonioni, aussi brillant en noir et blanc qu'en couleur, Ida et Wilfried maîtrisent leur art. Qu'ils dissimulent un paysage sous un voile brumeux ou qu'ils fassent exploser les couleurs comme le suc d'un fruit trop mûr, ils produisent une peinture sous amphétamines, tour à tour up (rayures et couleurs) et down (dégoulinures et brouillard). Une peinture chargée en phéromones qui montre avec la même intensité la jouissance et la déprime. Après ça, on attend le catalogue annoncé aux *Presses du Réel* et on se jure de revoir le plus vite possible *Le Désert rouge*, premier film en couleur d'Antonioni pour lequel le cinéaste était allé jusqu'à peindre l'herbe. ❀